

458
590352
EXTRAITS D'ERASME

SUR LA

GUERRE;

*Tirés d'un Ouvrage publié en 1794, sous le Titre
D'ANTIPOLEMUS.*

Seconde Edition.



A LONDRES :

De l'imprimerie de W. & S. GRAVES, 66, Cheapside.

1819.

56
5

29



PRÉFACE.

DIEU est amour ; c'est ce que l'Esprit de Dieu nous déclare dans les saintes Ecritures : Le Christianisme, qui procède du même Esprit est un système de Paix et de Concorde ; c'est une vérité reconnue par tous ceux qui le professent. La première de ces propositions une fois admise, la seconde devient si évidente, qu'il est inutile de la démontrer. Comment donc est-il arrivé que parmi des nations qui professent ce système de religion, la pratique de la Guerre ait été si générale, que les esprits des hommes se sont familiarisés avec toutes ses horreurs ? Parce que les hommes ont, à cet égard, perdue de vue le véritable but de l'Evangile ; parce que leurs cœurs en ont méconnu l'esprit, et que leur raison s'est égarée. Ici, donc, il faut avoir recours aux preuves, afin d'attaquer le préjugé jusque dans son fort, afin de réveiller les esprits des Chrétiens et leurs sentimens réels quoique cachés, et de les amener à considérer ce mal qui est invétéré, il est vrai, mais qui, si l'on peut compter sur les promesses de Dieu, n'est cependant pas sans remède.

Après plus de vingt années de discorde et de carnage, l'Europe commence enfin à goûter les douceurs de la Paix. Aujourd'hui tout le monde convie presque



universellement qu'un tel état est le plus à désirer ; il est donc raisonnable de chercher les moyens d'en maintenir la durée. Ces moyens, nous les avons devant nous ; ils ont été offerts au monde il y a dix-huit siècles, et quoiqu'on n'en ait fait jusqu'ici qu'une application très-partielle, ils n'en sont pas moins souverainement efficaces.

Les Extraits suivans, tirés des Ecrits du pieux et savant Erasme, contiennent un abrégé de raisonnemens excellens sur l'incompatibilité de la Guerre avec les principes du Christianisme ; et dans l'état de paix où se trouvent à présent les choses, on espère que le Lecteur voudra bien accorder un moment de loisir et d'attention, pour examiner avec candeur un sujet qui concerne si essentiellement le bonheur de l'Univers.

Il n'est pas hors de propos d'ajouter que l'auteur de l'ouvrage dont, comme le titre le porte, ces extraits sont tirés, a déclaré qu'il donnoit une traduction libre de l'original Latin, " afin, dit-il, quand la clarté semble l'exiger, de faire usage de la liberté qu'un traducteur a dans l'occasion de paraphraser son auteur."

EXTRAITS

D' E R A S M E.

SI, dans les affaires des mortels, il est une chose qu'il soit convenable de blâmer et d'éviter, à laquelle il soit du devoir de chaque homme de s'opposer par toutes les voies légales, et contre laquelle on doive généralement se récrier, cette chose-là c'est sans contredit la Guerre. Il n'y a rien de plus pernicienx, qui cause plus de misère, qui étende plus loin la destruction, qui favorise plus le désordre, qui soit moins digne, et de l'homme tel que la nature l'a formé, et surtout de l'homme qui fait profession du *Christianisme*.

Néanmoins, chose étrange à rapporter ! dans le siècle où nous sommes, la guerre s'entreprennd par-tout inconsidérément, et pour le plus léger sujet. Elle se fait d'une manière cruelle et sauvage, non-seulement par des *Barbares*, mais par des *Chrétiens* ; non-seulement par des *Laïques*, mais par des *Prêtres*, et des *Evêques* ; non-seulement par des jeunes gens sans expérience, mais même par des hommes très-avancés en âge, qui doivent en avoir vu et senti les terribles effets;

non-seulement par des hommes de la plus basse classe, gens d'un naturel volage, mais sur-tout par des *Princes*, dont le devoir est de calmer les fureurs d'une multitude aveugle, et de la contenir par une sagesse supérieure, et par la force de la raison. Ne voit-on pas encore d'habiles *juristes*, et même des *Théologiens*, toujours prêts à fournir des torches aux incendiaires, et à souffler le feu, pour accélérer l'embrâsement.

De là il arrive que l'on considère aujourd'hui la guerre comme une chose si commune, que l'on s'étonne qu'il se trouve quelqu'un qui puisse la désapprouver; comme une chose tellement sanctionnée par l'autorité et la coutume, que l'on traite d'impiété (j'allois presque dire d'hérésie), d'oser s'élever contre une pratique qui dans son principe est la plus abominable, et qui par ses effets enfante toute sorte de maux. Que l'on considère un moment l'organisation et la figure extérieure du corps humain, et l'on appercevra à l'instant, que la nature, ou pour mieux dire le Dieu de la nature, a créé l'animal qu'on appelle homme, non pour la guerre, mais pour l'amour et l'amitié; non pour une destruction mutuelle, mais pour se protéger et se rendre service mutuellement; non pour commettre des injustices mais pour des actes réciproques de bienfaisance.

Aux autres animaux, la nature, ou le Dieu de la nature, a donné des armes offensives qui leur sont propres. La violence innée du taureau est secondée par deux cornes pointues; la rage du lion, par des griffes. Le sanglier est armé de défenses terribles. L'éléphant, outre une taille énorme, outre une peau épaisse et dure, a une trompe pour se défendre. Le Crocodile est couvert d'écailles qui lui servent de cuirasse: à d'autres la nature a accordé du venin pour sup-

pléer à des armes, et elle y a ajouté une taille hideuse, un sifflement affreux, et des yeux qui inspirént la terreur. Elle leur a donné aussi des sentimens d'antipathie et de discorde, qui correspondent à cet extérieur, afin qu'ils puissent faire une guerre offensive ou défensive avec des animaux d'une espèce différente.

Mais l'homme, elle l'a fait sortir du sein de sa mère, et venir au monde nu, foible, tendre, sans armes, sa chair de la texture la plus molle, sa peau douce, délicate, et susceptible de la plus légère injure. Rien dans ses membres n'annonce qu'ils lui soient donnés pour se battre, ou pour user de violence. Incapable de parler, de marcher, ou de se nourrir lui-même, il n'a que ses pleurs et ses cris pour implorer du secours : de sorte que d'après cette seule circonstance on peut conclure que l'homme est un animal né pour ce genre d'amour et d'amitié, qui se forme et se cimentent par un échange mutuel d'affection et de bienveillance. D'ailleurs, la nature vouloit sans doute que l'homme se regardât comme redevable du don de la vie, non pas tant à elle-même qu'à la tendresse de ses semblables : afin de le convaincre qu'il étoit fait pour cultiver les vertus sociales, pour goûter les douceurs de l'amitié et de l'amour. Aussi lui donna-t-elle un visage, non effrayant et rebutant, mais doux et gracieux, qui pût faire voir par des signes extérieurs la bénignité des sentimens qui l'animent. Elle lui donna des yeux pleins d'une expression tendre, marques d'un esprit qui prend plaisir à une sympathie sociale. Elle lui donna des bras pour embrasser ses semblables ; des lèvres pour exprimer l'union du cœur et de l'âme. A lui seul elle donna la faculté de rire ; marque de la joie dont il est susceptible. Elle lui donna les larmes, symbole

de la clémence et de la compassion. Elle lui donna aussi une voix douce, calme, et tendre, et non un cri effroyable et menaçant. Non contente de ces marques d'une faveur particulière, elle lui accorda, et à lui seul, l'usage de la parole et de la raison ; présent qui tend plus que tout autre à concilier la bienveillance et à l'entretenir ; et de plus le desir de se rendre des services mutuels, afin que rien de ce qui se passe parmi les hommes ne sentît la violence. Elle inspira à l'homme la haine de la solitude, et l'amour de la société. Elle sema dans son cœur le germe de tous les sentimens d'affection et de bienveillance ; e par-là, ce qu'il y a de plus salutaire, elle le rendit en même temps le plus agréable. Car qu'y a-t-il de plus agréable qu'un ami ? quoi de plus nécessaire ? En effet, s'il étoit possible à l'homme de passer ses jours d'une manière commode, sans un échange mutuel de services, rien cependant ne pourroit lui causer du plaisir sans la compagnie d'un ami ; à moins qu'il n'eût renoncé à tout sentiment d'humanité, et qu'il ne fut dégénéré au point de ressembler à une bête féroce. Enfin, elle a donné à l'homme une étincelle de l'Esprit divin, qui l'excite, sans aucun espoir de récompense, et de son propre mouvement, à faire du bien à tous ses semblables ; car des attributs de Dieu le plus naturel et le plus inhérent à son essence, est de consulter le bien de tous les êtres, en usant envers eux d'une bienfaisance désintéressée. Si cela n'étoit pas ainsi, comment pourrions-nous ressentir un plaisir délicieux, quand il arrive que quelqu'un de nos semblables a été sauvé de quelque danger, ou préservé de quelque dommage, ou peut-être d'une ruine totale par nos soins et notre intervention ?

Tel est le vrai portrait de l'homme, quoique dessiné d'une manière imparfaite, et seulement esquissé. Il reste à le comparer, comme je me le suis proposé, avec le portrait de la gurre ; et l'on verra comment les deux tableaux s'accorderont, quand ils seront en regard.

Considérez donc à présent, avec les yeux de l'imagination, des troupes sauvages d'hommes dont les voix sont horribles, et les visages affreux ; des hommes revêtus de fer, rangés de tous côtés en bataille, armés de toute pièce, effrayans par le cliquetis et l'éclat même de leurs armes ; remarquez le murmure épouvantable de cette multitude confuse de forcenés, leurs yeux menaçans, le bruit rude et discordant des tambours et des clarions, le son terrible de la trompette, le ronflement du canon, arme non moins formidable que le tonnerre, et aussi destructive que la foudre ; remarquez ces cris affreux que l'on prendroit pour des hurlemens d'enragés, cette attaque furieuse, cette cruelle boucherie de part et d'autre ! Voyez ces gens qui s'entre-égorgeant, ceux qui tombent et ceux qui les tuent ! Ces tas de corps morts, les compagnes couvertes de sang humain, et les rivières qui en sont teintées ! Il arrive quelquefois qu'un frère tombe de la main de son frère, un autre sur son plus proche parent, un ami sur son ami ; qui, tandis que l'un et l'autre sont poussés par cet accès de frénésie, plonge son épée dans le flanc d'un homme qui ne l'a jamais offensé, ni même insulté !—La scène est si sanglante que le simple récit suffit pour faire frémir ; et quand la main de l'humanité essaye de la peindre, le pinceau lui échappe.

Cependant je passe sous silence les moissons foulées au pied, les paisibles chaumières et les habitations champêtres livrées aux flammes, les

villes et les villages réduits en cendres, le bétail emmené hors des pasturages, des femmes innocentes violées, des vieillards trainés en captivité, des églises profanées et démolies, tout, enfin, ruiné, saccagé, et en proie au pillage et à la violence.

Sans parler des suites fâcheuses pour le peuple, qui résultent de la guerre la plus heureuse par l'événement, et la plus juste dans le principe : les pauvres, et les gens du commun en sont les victimes innocentes, et perdent ce petit avoir qu'ils ont eu bien de la peine à gagner : les grands sont chargés de taxes : les vieilles gens, privés de leurs enfans qui ont été massacrés périssent alors plus cruellement que par l'épée ; plus heureux, si dans le même moment l'ennemi en leur ôtant la vie leur eût épargné de sentir leur malheur : des femmes très-avancées en âge, laissées dans la misère, et mises ainsi à mort plus cruellement, que si elles fussent mortes tout d'un coup par la pointe de la baïonnette : des mères veuves, des enfans orphelins, des maisons remplies de deuil : et des familles qui autrefois avoient connu l'opulence, réduites à la dernière pauvreté.

Pourquoi m'appesantir sur les maux que les mœurs doivent souffrir dans la guerre, puisque tout le monde sait que *de la guerre procèdent tous les genres de malheurs qui empoisonnent et détruisent le bonheur de la vie humaine ?*

Comme je viens de donner le portrait de l'homme et la peinture de la guerre, j'ai aussi l'intention de comparer la guerre avec la paix, c'est à dire l'état le plus fécond en misères, et le plus abominable dans son origine, avec un état qui abonde en biens, et qui contribue le plus souverainement au bonheur de la nature humaine : alors on verra clairement que c'est le comble de

la folie que de se donner tant d'embarras et de peine, de répandre tant de sang et d'argent, et après tout de courir tant de risques pour faire la guerre ; tandis qu'avec très-peu de peine, moins de frais, sans répandre de sang et sans aucun risque, on auroit pu maintenir la paix.

Or parmi tous les biens que ce monde peut offrir qu'y a-t-il de plus agréable pour le cœur de l'homme, de plus avantageux à la société, que l'amour et l'amitié ? Rien assurément. Cependant qu'est-ce que la paix, sinon l'amour et l'amitié qui subsistent entre un grand nombre d'individus ? D'un autre côté, qu'est-ce que la guerre, sinon la haine et l'inimitié qui subsistent entre un grand nombre d'individus ? Or il est de là nature de tout bien que plus il s'étend, plus il devient grand, et plus son influence est bénigne ; si, donc, l'union amicale de quelques individus est quelque chose de si doux et de si salubre, combien doit s'augmenter la somme totale de bonheur, quand des royaumes et des nations se coalisent pour former une telle union ? De l'autre côté, il est de la nature de tout mal, qu'il augmente en malignité à proportion qu'il s'étend ; si, donc, c'est une chose indigne et même exécrationnelle, qu'un homme plonge son épée dans le sein d'un autre homme, quelle doit donc être la somme de l'atrocité quand des milliers et des centaines de milliers se traitent de cette manière ? Par l'union, de petites choses acquièrent un volume qui en impose ; par la désunion, les plus grandes choses deviennent à rein et se dissolvent. En effet, la Paix est à la fois la mère et la conversatrice de tout ce qui est avantageux à l'homme : la Guerre, sans qu'on s'y attende, et d'un seul coup, empoisonne, étouffe, et détruit tout ce qu'il y a de beau, d'agréable, et d'heureux dans la vie des mortels, et y verse

un affreux torrent de désastres. Telle que le soleil du printemps, la Paix brille sur les affaires des hommes. Les campagnes sont cultivées, les jardins fleurissent, les trompeux paissent sur mille coteaux, on élève de nouveaux édifices, on répare les anciens, les richesses circulent, les plaisirs sourient, les loix retiennent leur vigueur, la discipline et l'ordre ont le dessus, la justice s'exerce, la Religion redouble d'ardeur, l'humanité et la charité s'augmentent, les métiers et les manufactures ressentent la chaleur naturelle de l'encouragement, les gains des pauvres sont plus abondans, les sciences et les arts libéraux fleurissent, les jeunes gens sont bien élevés, les vieillards jouissent du repos, les mariages sont heureux, les honnêtes gens prospèrent, et l'autorité contient les méchans. Mais aussitôt que la nuage de la Guerre commence à s'abaisser, quelle tempête survient! Quel déluge de misères et de malheurs inonde et entraîne tout ce qui se trouve dans sa sphère d'activité! Les troupeaux sont dispersés, les moissons foulées au pied, les laboureurs massacrés, les hameaux et les villages brûlés; les villes et les empires, qui avoient été des siècles à s'élever à un état florissant, sont renversés par la furie d'une seule tempête, la tempête de la guerre. Tant il est plus facile de *faire le mal* que de *faire le bien*, de *détruire* que d'*édifier*! Les gains d'une honnête industrie, les richesses de citoyens paisibles vont remplir les poches d'exécrables voleurs et d'infames assassins: toutes les maisons offrent le triste spectacle de la crainte, de la douleur, et du désespoir; on n'entend par-tout que cris et lamentations. Les manufactures sont à bas; la truelle, la hache, et le marteau ne se font plus entendre; et les pauvres ouvriers sont réduits ou à mourir de

faim, ou à recourir au crime pour avoir du pain. Les riches, ou déplorent la diminution et la perte de leurs biens, ou sont dans une continuelle et terrible appréhension pour ce qui leur reste; de sorte que dans l'un ou l'autre cas la guerre les rend incapables de jouir des moindres douceurs de la vie. Les mariages sont en petit nombre, et accompagnés de suites fâcheuses et affligeantes. Des mères de famille, abandonnées de leurs maris que l'on fait partir pour la guerre, languissent dans leurs maisons, sans avoir d'enfans qui puissent charmer leur solitude. Les lois sont réduites au silence, la charité sert de risée, la justice ne s'exerce plus, et la religion devient un objet de mépris, au point qu'il n'y a plus de distinction entre le sacré et le profane. La jeunesse se corrompt par toute sorte de vice. Les vieillards se lamentent de n'être pas morts plutôt; et le chagrin fait descendre leurs cheveux blancs dans la tombe. On n'a plus de respect pour le savoir; les sciences et les arts, dignes objets des recherches d'esprits nobles et distingués, ne sont plus en honneur. En un mot la guerre fait éprouver plus de misères que l'éloquence d'aucun homme, encore moins la mienne, ne sauroit décrire.

Hélas! par combien de maux les misérables mortels sont assiégés tourmentés, et, à la fin, accablés! Nous lisons dans l'histoire que des villes entières ont été ensevelies sous des ruines par des tremblemens de terre, ou réduites en cendres par la foudre; que des pays entiers ont été engloutis dans des abymes par des convulsions souterraines, sans mentionner combien d'hommes périssent par des accidens qui cessent de nous surprendre parce qu'ils arrivent fréquemment: combien de noyés dans les mers et les rivières!

combien de morts par le poison, par des chutes, et de mille autres manières!

Pourquoi donc des êtres qui sont exposés à tant de calamités, vont-ils volontairement au devant d'un mal dont ils pourroient se garantir, comme si la mesure de la misère devoit être remplie jusqu'au bord et au point de se répandre; au devant d'un mal, qui n'est pas *un mal ordinaire*, mais *de tous les maux humains le pire et le plus atroce*; un mal si destructeur, que lui seul excède tous les autres en atrocité; si abondant en misères, qu'il renferme en lui-même tous les genres de calamités; si pestilential de sa nature, que la somme des malheurs qu'il fait éprouver aux hommes, devient celle de leurs crimes.

A toutes ces considérations il faut ajouter que les avantages qu'on retire de la *Paix* se répandent au loin, et qu'un *grand nombre* d'hommes s'en ressentent? Au lieu que dans la *Guerre*, s'il arrive quelque chose d'heureux, (hélas; à quoi dans la guerre peut-on donner le nom d'*heureux*!) il n'y a qu'un *petit nombre* d'individus qui en profitent, et encore ceux qui en sont les moins dignes. La sûreté d'un homme dépend de la destruction d'un autre; la récompense d'un homme provient du pillage d'un autre. Ce qui cause des réjouissances dans un parti, est dans l'autre un sujet de deuil. Tout ce qu'on appelle malheureux dans la guerre, l'est, en effet, au plus haut degré; et au contraire, tout ce qu'on appelle *bonne fortune*, n'est qu'une *bonne fortune sauvage et cruelle*, un vil bonheur, qui tire son existence du malheur des autres. En effet, il arrive ordinairement qu'à la fin de la guerre, les vainqueurs comme les vaincus ont également sujet de se lamenter. Je ne sache pas qu'il y ait jamais eu de guerre si heureuse dans tous les points, que le

vainquer, s'il a un cœur pour sentir, et un esprit pour juger comme il le doit, ne finisse par se repentir de s'y être engagé.

Puis, donc, que la Paix, de l'aveu de tout le monde, est le meilleur de tous les biens et la chose la plus heureuse; puisqu'il est clair, au contraire, que la guerre est accompagnée des plus grands malheurs de tout genre, et est marquée au coin de la plus noire atrocité dont la nature humaine soit capable, peut-on regarder comme des hommes d'un esprit sain et d'un cœur honnête, ceux qui lorsqu'ils pourroient sans beaucoup de peine, et seulement par des négociations, jouir des douceurs de la paix, s'écartent de leur chemin, et se jettent tête baissée dans toutes sortes de difficultés et de dangers, pour envelopper tout un peuple dans les horreurs de la Guerre?

Je ne dis rien de l'état constant de crainte et d'alarme dans lequel on vit; je ne dis rien du danger réel auquel on est perpétuellement exposé. Telle est l'incertitude de la guerre, qu'il n'est rien qu'on ne soit dans le cas d'y redouter. Qui peut faire l'énumération des incommodités et des fatigues que ceux qui font la folie d'aller à la guerre, doivent souffrir dans un camp; exposés à toutes les intempéries des saisons, et souvent sans même une tente pour s'abriter du vent et de la rigueur du temps? Il faut rester en plein air toute la nuit, aussi bien que le jour; il faut coucher par terre, rester sous les armes, supporter la faim, le froid, la chaleur, la poussière, la pluie; et après toutes ces fatigues, on donne le signal affreux d'un engagement: il faut aller affronter la mort, il faut ou égorger sans miséricorde, ou être égorgé sans pitié.

Tels sont les maux, et telle est l'énormité des maux auxquels on se soumet pour atteindre à un

but, qui en lui-même est un plus grand mal que tous ceux que l'on a soufferts pour y parvenir. — On se tourmente soi-même dans le noble dessein de se mettre en état de tourmenter les autres. Si l'on calculoit les choses de bonne foi, et que l'on fît un compte exact des frais qu'exige la guerre, et ce qu'il en couteroit pour se procurer la paix, il se trouveroit qu'on pourroit l'acheter pour un dixième des soins, des peines, des embarras, des dangers, de la dépense, et du sang qu'il en coûte pour faire la guerre. Vous avez avec vous une multitude d'hommes considérable, et au risque de les voir périr vous vous avancez pour détruire quelque grande cité; tandis qu'avec les mêmes hommes, sans leur donner plus de peine ni plus de fatigue, et sans courir aucun danger, vous pourriez bâtir une ville plus magnifique que celle que vous avez vouée à la destruction. Mais l'objet est de faire à l'ennemi tout le mal possible. Objet très-inhumain; permettez-moi de vous dire! Considérez si vous pouvez nuire essentiellement à votre ennemi, sans nuire en même temps à votre propre monde, et par les mêmes moyens. Assurément c'est agir en insensé que de prendre sur vous une si grande portion d'un mal certain, quand il ne peut être que très-incertain si le sort de la guerre tournera à votre avantage.

Je veux bien que les *Païens* aient pu commettre tous ces actes de folie et de démence, entraînés par la colère, l'ambition, l'avarice, et la cruauté; mais comment peut-il entrer dans nos cœurs qu'un *Chrétien* puisse tremper ses mains dans le sang d'un Chrétien? Si un frère assassine son frère, le crime s'appelle fraticide; mais un Chrétien est allié plus étroitement à un autre Chrétien, par ce seul titre, qu'un frère ne l'est à son frère par les liens du sang; à moins que les liens de la nature

ne soient plus forts que les liens du Christ, ce que les Chrétiens, conformément à leur foi, ne sauroient admettre. Combien donc est-il absurde que ceux-là soient constamment en guerre les uns avec les autres, qui ne forment qu'une seule famille, l'église du Christ; qui sont les membres du même corps; qui se glorifient d'avoir le même chef, Jésus Christ même; qui ont un seul Père dans les Cieux, commun à eux tous; qui croissent en grâce par le même Esprit; qui ont un seul ennemi commun, le Démon; et qui sont tous appelés au même héritage éternel.

Où y a-t-il des obligations de vivre dans une parfaite concorde, en aussi-grand nombre et aussi sacrées que dans la religion Chrétienne? Où y a-t-il autant d'exhortations à la paix? Il y a entre autres une loi que Jésus Christ revendiqua comme la sienne propre, et cette loi c'étoit celle de l'*Amour* ou de la *Charité*. Par quelle action le genre humain peut-il enfreindre cette loi plus ouvertement que par la guerre? Ceux qui lui sont dévoués, le Christ les salue par l'heureuse annonce de la *paix*; à ses disciples, il ne leur donne autre chose que la *paix*; c'est le seul legs qu'il leur laisse. Dans ses saintes prières, le sujet de ses pieuses supplications fut principalement que de même qu'il étoit *un* avec le Père, ses disciples, c'est-à-dire tous les Chrétiens, ne fussent qu'*un* avec Lui. Cette union est quelque chose de plus que la paix, que l'amitié, que la concorde; c'est une communion intime avec la nature Divine.

Salomon étoit le type du Christ; mais le mot *Salomon* en Hébreu signifie *le pacifique*. C'est parce qu'il étoit pacifique, que Salomon fut choisi pour bâtir le temple. Dieu ne voulut point que David le bâtît; parce qu'il avoit fait la guerre.—

Il fut rejeté pour cela seul, quoique les guerres qu'il avoit entreprises n'eussent été faites que contre les méchans, et par l'express commandement de Dieu ; et quoique celui qui dans la suite abrogea en grande partie les lois de Moïse, n'eût pas encore enseigné au genre humain qu'on doit aimer ses ennemis.

A la naissance de Jésus-Christ les Anges ne chantèrent point les gloires de la Guerre, ni un air de triomphe, mais une hymne de Paix.—
 “Gloire à Dieu au plus haut des cieux, Paix sur
 “la terre, bonne volonté envers les hommes.”
 Le poète mystique et prophète avoit dit avant sa naissance,

Factus est in Pace locus ejus.

Psalm lxxvi. 2.

“ Dans la ville de la Paix (Salem) il a établi sa
 “demeure ; là il a brisé les flèches et l'arc, le
 “bouclier, l'épée, et la hache d'arme. Il répri-
 “mera l'esprit des Princes ; il est terrible pour
 “les Rois de la terre.”

Examinez chaque partie de sa doctrine, vous ne verrez rien qui ne respire la paix et la charité, qui n'en parle le langage ; et comme il savoit que la paix ne pouvoit se conserver, à moins que ces objets que le monde se dispute à la pointe de l'épée ne fussent considérés comme vils et méprisables, il nous ordonna d'apprendre de lui à être doux et humbles. Il déclara heureux ceux qui n'ont aucune estime pour les richesses, et les filles des richesses, la Pompe et l'Orgueil ; car il les appelle pauvres en esprit, et il les a bénis. Il déclara heureux ceux qui méprisent les plaisirs du monde ; car il dit : Heureux ceux qui pleurent ; même ceux qui

souffrent patiemment qu'on les chasse de leurs possessions, sachant que notre résidence sur la terre n'est qu'un lieu d'exil, et que notre véritable patrie et nos meilleures richesses sont dans le ciel. Il déclara heureux ceux qui, méritant bien de tout le monde; sont néanmoins injuriés, persécutés, maltraités. Il défendit de rendre le mal pour le mal. En un mot comme toute sa doctrine recommandoit la bonté, la clémence, et la charité; de même toute sa vie fut un exemple constant de patience, de douceur, et de bienveillance. Tel étoit son règne; c'est ainsi qu'il fit la guerre, qu'il conquit, et qu'il triompha. Ses Apôtres, qui étoient inspirés par l'esprit le plus pur du Christ, et qui avoient bu abondamment de cette eau vive de la Grâce puisée à la véritable source, ne prêchèrent jamais d'autre doctrine; leurs écrits n'en annoncent pas d'autre. Toutes les Epîtres de St. Paul ne respirent que la Paix, la Patience, et la Charité. St. Jean ne parle continuellement que de l'amour Chrétien; ainsi que St. Pierre; ainsi que tous les écrivains qui sont vraiment Chrétiens.

D'où viennent donc ces tumultes de guerre parmi les enfans de la paix? Est-ce une pure fable, quand le Christ dit qu'il est lui-même la Vigne, et que ses disciples en sont les branches? Qui peut concevoir qu'une branche soit l'ennemie d'une-autre branche du même arbre? Ou est-ce une assertion vide de sens; quand St. Paul ne cesse de répéter que l'Eglise est un seul corps, uni dans la multiplicité de ses membres, et adhérent à un seul chef, qui est Jésus Christ? Qui a jamais vu l'œil contester avec la main, ou le ventre combattre contre le pied? Dans tout l'univers, quoiqu'il soit composé de parties si discordantes, il règne cependant une générale harmonie continuelle. Dans le corps animal la paix

se maintient entre tous les membres : et, de quelque excellence particulière que l'un soit doué, il n'en borne pas l'avantage à lui tout seul, mais il le communique à tous les autres. Si quelque mal arrive à un membre, tous les autres en souffrent, et tout le corps lui donne du secours. La pure connexion animale de la nature dans un corps matériel, fait pour périr bientôt, peut-elle avoir plus d'effet pour conserver l'harmonie, que l'union de l'esprit dans un corps mystique et immortel ? Est-ce sans raison que nous disons dans nos prières, suivant le commandement du Christ :—
 “ Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! ” Dans le royaume du Ciel il règne une parfaite concorde ; mais l'intention du Christ étoit que son église ne fût rien moins qu'une Société Céleste, un Paradis sur Terre ; les membres qui la composent vivant, autant qu'il est possible, sur le modèle du Royaume céleste, où ils se hâtent d'arriver, intimement persuadés et reconnoissant que leur félicité présente et future dépend entièrement de la confiance qu'ils y mettent.

Venez donc, et figurons-nous un étranger que nous supposerons nouvellement arrivé d'une autre monde, et curieux de savoir ce que se passe sur le nôtre. Quand on lui aura parlé des différentes créatures vivantes qui en habitent la surface, qu'on lui dise qu'il y a un animal merveilleusement composé de deux parties distinctes, d'un corps qu'il a en commun avec les brutes, et d'un esprit qui tient de la nature de l'esprit divin ; qu'il est si noble en soi qu'on lui a donné l'empire sur tous les autres animaux, quoiqu'il soit ici-bas dans un état d'exil ; qu'il est si cher à l'Être éternel, qu'étant incapable, soit par les lumières naturelles ou par les raisonnemens de la philosophie, d'atteindre à l'excellence à laquelle il aspirait,

l'Etre éternel a envoyé son propre fils, pour lui apporter du ciel une nouvelle doctrine. Après que l'étranger a entendu raconter toute la vie du Christ, dont on lui a exposé en détail les lois et les préceptes, supposons qu'il monte sur une tour fort élevée, d'où il puisse voir de ses propres yeux les choses qu'on lui a rapportées concernant ce noble animal, *raisonnable, Chrétien, et immortel*, que l'on appelle *homme*. Quand il aura vu tous les autres animaux vivre en paix avec ceux de leur espèce, et guidés par les lois de la nature, ne désirer que ce que la nature leur a appris à désirer; ayant remarqué en même temps un animal qui faisoit un trafic déshonnête, qui plein d'intrigue et de perfidie, étoit en querelle et en guerre avec ceux de son espèce; ne sera-t-il pas tenté de prendre tout autre animal pour cette homme dont il a ouï dire tant de choses, plutôt que cette créature à deux pieds qui est réellement l'homme, mais perversi, et dans un état très-différent de celui dans lequel Dieu l'avoit créé, et dans lequel le Christ est venu pour le rétablir ?

Il n'est pas hors de propos d'examiner la manière dont les Chrétiens défendent la folie de la guerre.

Si la guerre, disent-ils, étoit absolument criminelle, Dieu auroit-il excité les Juifs à faire la guerre à leurs ennemis ? A cela je dirai que celui qui fait cette objection auroit du, en toute justice, ajouter que les Juifs ne firent presque jamais la guerre les uns contre les autres, comme les Chrétiens la font, mais contre des étrangers et des infidèles. Nous autres Chrétiens nous tirons l'épée contre des Chrétiens. Pour les Juifs, la différence de religion, et le culte de Dieux étrangers étoient une source de contestation. Nous, nous sommes entraînés à la guerre ou par un res-

sentiment puéril, ou par l'appétit des richesses, la soif de la gloire, et souvent par le seul amour d'un gain bas et sordide. Les Juifs combattoient par l'ordre exprès de Dieu ; nous, par l'impulsion de nos passions.

Mais depuis le temps que Jésus Christ a dit : Remets ton épée dans le fourreau, les Chrétiens ne doivent plus la tirer ; à moins que ce ne soit contre les plus vils ennemis de l'Eglise du Christ : l'amour désordonné de l'argent, la colère et l'ambition. Voilà le genre de guerre le plus honorable ; voilà nos *Philistins*, nos *Nebuchodonosors*, nos *Moabites*, nos *Ammonites*, avec lesquels nous ne devons jamais faire de trêve. Avec de tels ennemis nous devons être perpétuellement engagés, jusqu' à ce qu'ils soient entièrement détruits, et que la paix soit fermement établie. A moins que nous ne les domptions, nous ne devons point espérer de paix, ni avec nous-mêmes, ni avec tout autre. *Voilà la seule guerre qui tende à procurer une Paix réelle et durable.* Celui qui aura une fois conquis ces ennemis-là, ne souhaitera jamais de faire la guerre contre aucun mortel sur la face de la terre, où Dieu a placé tous les hommes pour vivre, pour laisser vivre, et pour jouir de la vie qu'il a donnée.

Par les deux épées données à Pierre, quelques-uns entendent deux pouvoirs, le pouvoir civil et le pouvoir ecclésiastique, dont se targue le successeur de Pierre ; mais je ne m'arrêterai pas à cette opinion, puisque le Christ permit que Pierre lui-même tombât dans l'erreur à cette égard, afin que quand il eut remis son épée dans le fourreau, il n'y eût plus lieu de douter que la guerre étoit défendue ; car, avant cet ordre, on pouvoit la considérer comme permise. - Mais Pierre, disent-ils, dans le fait fit usage de son épée. Il est vrai

qu'il en fit usage ; mais il étoit encore Juif, et ne connoissoit pas le véritable esprit du Christianisme. Il se servit de son épée, non pour soutenir quelque droit douteux de propriété, non pour défendre des biens, et des terres, comme nous faisons, ni même pour sa propre défense ; mais pour défendre la vie de son Seigneur et Maître. *Que l'on se souvienne aussi que celui qui fit usage de son épée pour la défense de son Maître, bientôt après le renia et le renonça.* Ceux qui prennent Pierre pour modèle, et qui sont si contens de le voir se battre pour le Christ, peuvent vraisemblablement approuver aussi qu'il le renie.

Pierre en frappant de son épée fit une faute, qui fut l'effet d'une colère soudaine, et qui fut réprimandée. Mais si le Christ approuvoit cette manière de se défendre, comme il y en a qui ont l'absurdité de l'inférer de cette circonstance, comment se fait-il que la teneur uniforme de toute sa vie et de sa doctrine n'enseigne autre chose que la patience ? Pourquoi, quand il envoya prêcher ses disciples, les exposa-t-il à la fureur des despotes du monde, sans autre arme qu'un bâton et une besace ? Si par cette épée que le Christ leur ordonna d'acheter, après avoir vendu toute autre chose, on entend une défense modérée contre la persécution, comme quelques ignorans l'interprètent, comment se fait-il que les Martyrs n'y ont jamais eu recours ?

Mais ils insistent, et disent que les lois de la Nature, celles de la société, la coutume, et l'usage concourent à établir le droit de repousser la force par la force, de défendre sa vie, de même que son argent, qui pour quelques personnes est plus cher que la vie. Je conviens de tout cela. Mais la Grâce de l'Évangile, qui est plus forte que toutes ces lois, déclare en termes précis " que

“ nous ne devons point rendre injure pour injure, “ que nous devons au contraire rendre le bien “ pour le mal, et que nous devons prier pour ceux “ qui veulent nous ôter la vie.” Tout cela, disent-ils, avoit un rapport particulier aux Apôtres; mais je soutiens que cela se rapporte aussi à tout Chrétien, à tout le corps des Chrétiens, qui doit être entier et parfait, quoiqu’un membre ait pu être autrefois distingué par quelque prééminence particulière. La doctrine du Christ peut, il est vrai, n’avoir point de rapport à ceux qui n’attendent pas leur récompense du Christ. Que ceux-là tirent l’épée pour défendre leurs trésors, leurs terres, leur puissance, qui se moquent de ce que dit le Christ, “ que les pauvres en esprit sont les “ vrai heureux, que ceux-là sont véritablement “ riches qui ne désirent aucunes des richesses du “ monde, aucuns honneurs.” Ceux qui regardent toutes ces choses-là comme le bien suprême, combattent pour défendre leur existence, mais alors ils sont du nombre de ceux qui ne sont pas persuadés que cette vie est un genre de mort, et que pour les gens pieux il y a un trésor d’accumulé dans le ciel, une immortalité heureuse.

Mais ils continuent leur raisonnement, et soutiennent que comme il est permis de punir un individu coupable, il l’est de même de se venger d’un état qui nous offense. La discussion de cet argument prendroit beaucoup plus de temps qu’il n’est nécessaire d’y en donner à présent.— Je dirai seulement que les deux cas sont très-différens, et voici en quoi. Celui qui est convaincu judiciairement, souffre le châtiment que les lois imposent; mais dans la guerre, chaque parti regarde l’autre comme coupable, et commence par infliger la peine, sans avoir égard à la loi, sans juge et sans juré. Dans le premier

cas, le mal ne tombe que sur celui qui a commis le crime ; l'avantage de l'exemple qu'on en fait, rejaillit sur tout le monde : dans le second cas, la plus grande partie des maux sans nombre qui en dérivent retombe sur ceux qui n'en méritent aucun, sur le laboureur, sur des vieillards, sur des mères de familles, sur des orphelins, sur de jeunes filles sans défense. Mais tout le bien, s'il en peut résulter aucun d'une chose qui d'elle-même est la pire de toutes, tout le bien, dis-je, devient la part d'un petit nombre de scélérats, de voleurs insignes, de pillards mercenaires, et d'infames pirates. Il vaudroit beaucoup mieux laisser impuni le crime d'un petit nombre d'individus, que d'envelopper dans une calamité certaine sa propre nation, les nations voisines, et la partie innocente des ennemis (car c'est ainsi qu'on peut appeler le peuple en général), en s'efforçant de châtier un ou deux agresseurs, par une guerre dans laquelle on peut ne pas réussir. Il vaut mieux ne pas panser une plaie, qu'on ne sauroit guérir sans nuire à tout le corps. Mais si quelqu'un se récrie, et dit "qu'il seroit injuste que l'offenseur ne souffrit pas le châtiment qu'il a mérité ;" je répondrai qu'il est infiniment plus injuste d'envoyer tant de milliers de victimes innocentes partager un malheur des plus extrêmes, qu'elles n'ont aucunement mérité.

Mais, réplique-t-on, "pourquoi ne couperai-je pas la gorge à ceux qui me la couperoient, s'ils le pouvoient ?" Regardez-vous comme un déshonneur que quelqu'un soit plus méchant que vous. Pourquoi n'allez-vous pas dévaliser les voleurs ? Ils vous dévaliseroient s'ils le pouvoient. Pourquoi n'outragez-vous pas ceux qui vous outragent ? Pourquoi ne haïssez-vous pas ceux qui vous haïssent ?

C

Croyez-vous qu'un Chrétien qui tue en guerre ouverte ceux qu'il considère comme des coquins, mais qui après tout sont des hommes pour qui le Christ est mort, croyez-vous, dis-je, qu'il fasse un grand exploit d'offrir ainsi des victimes très agréables au Démon, et de procurer à ce grand ennemi un double plaisir, premièrement en tuant un homme, secondement en tuant un Chrétien ?

Si nous voulons faire des conquêtes pour le Christ, ceignons l'épée de l'Evangile, couvrons-nous du casque du salut, prenons le bouclier de la foi, endossons la cuirasse apostolique ; en un mot, revêtons-nous de l'armure complète du ciel. Alors il arrivera que nous triompherons même dans nos défaites, et que mis en déroute sur le champ de bataille, nous n'en remporterons pas moins la palme de la victoire, et d'une victoire des plus glorieuses. Si nous nous efforçons d'être ce qu'on nous appelle, c'est à dire, de n'être violemment attachés à rien de ce monde ; de ne rien rechercher d'ici bas avec trop de soin et de sollicitude ; si nous nous efforçons de nous délivrer de tout ce qui peut nous embarrasser et empêcher notre vol vers les cieux ; si nous aspirons avec la plus vive ardeur à la félicité céleste ; si nous plaçons notre souverain bonheur dans le Christ seul ; en agissant ainsi, nous sommes certainement disposés à croire que tout ce qu'il y a de vraiment bon, de vraiment grand, et de vraiment délicieux se trouve dans sa religion. Si nous sommes convaincus qu'un honnête homme ne peut éprouver de tort essentiel d'aucun mortel, si nous avons dûment apprécié la vanité et la durée passagère de toutes les choses ridicules qui agitent les hommes, si nous avons une parfaite idée de ce que c'est que d'être, par une méditation continuelle, tellement purifiés des souillures

de ce monde, que quand le corps est couché dans la poussière, l'âme peut aller se réunir à la société des Anges : en un mot, si l'on découvre en nous ces trois qualités sans lesquelles nul homme ne peut mériter d'être appelé Chrétien : l'*Innocence*, par laquelle nous sommes purgés de tout vice ; la *Charité*, par laquelle nous méritons bien de tous les hommes ; la *Patience*, par laquelle nous supportons les injures, et même les enterrons, s'il est possible, en accumulant des bienfaits sur la tête de l'offenseur : je demande quelle guerre peut jamais s'élever dans la suite pour aucune des bagatelles que contient le monde ?

Si le Christ est tout à la fois " la voie, la vérité, et la vie," pourquoi tous nos plans de vie et de conduite s'écarteront-ils si fort de ce grand modèle ? Si nous reconnoissons le Christ pour notre Seigneur et notre Maître, lui qui est l'amour même, et qui n'a jamais enseigné que l'amour et la paix, cherchons donc à ressembler à notre modèle, non en prenant son nom, mais par notre manière de vivre et notre conversation. Ne respirons que l'amour de la paix, afin que le Christ puisse nous reconnoître pour être à lui, comme nous reconnoissons qu'il nous a montré le chemin de la Paix.

*Extrait d'une Lettre adressée par Erasme
à François I. Roi de France, en 1523.*

QUE peut-il y avoir de moins stable, qui passe plus vite, et qui soit plus exposé à la misère, que la vie humaine ? Je ne m'arrêterai point à la grande variété de maladies, aux désastres, aux accidens, aux calamités fatales, aux attaques de la peste, aux effets de la foudre, aux tremblemens de terre, aux embrasemens, aux inondations, ni à tous les autres maux qui nous accablent ; ils sont sans limites et sans nombre. Cependant de toutes les misères dont les hommes sont environnés, il n'y en a point de plus affreuse et de plus nuisible que la *Guerre* ; pas une qui comme la *Guerre* fasse encore plus de tort aux mœurs des hommes, qu'à leurs *biens* et à leurs *personnes* : car on me fait réellement moins de tort en m'ôtant la vie, qu'en me privant de mon innocence. La guerre n'en est pas non plus moins détestable, parce que la plus grande portion des maux qu'elle cause tombe sur les pauvres, et ceux de la plus basse classe, sur le paysan, les ouvriers, et les petits gens. Notre Seigneur Jésus Christ a répandu son sang pour la rédemption de ces hommes-là, tout méprisés qu'ils sont aussi bien que pour la rédemption des Rois : et quand nous paroîtrons devant le tribunal du Christ, ou les Seigneurs de ce monde les plus puissans doivent tôt ou tard comparoître, ce juge impartial ne demandera pas qu'on lui rende un compte moins strict de ces mortels pauvres et méprisés, que des Grands et des Souverains.—Ceux donc qui regardent comme une injure et une perte de peu de conséquence que les pauvres et les petites gens soient volés tour-

mentés, banis, brûlés, opprimés, ou mis à mort, dans le fait accusent de folie Jésus Christ, la sagesse du Père, qui a daigné répandre son sang pour sauver de tels misérables.

Le Christ, dans tout le cours de sa vie, déploya le caractère de Sauveur, de Consolateur, de Bienfaiteur universel. Soit dans le Temple ou dans la Synagogue, soit en public ou en particulier, soit dans une barque ou dans le désert, il enseignoit le peuple ; il guérissoit les malades, les lépreux, les paralytiques, les boiteux, les aveugles ; il chassoit les démons ; il ressuscitoit les morts. Il délivra ceux qui étoient dans la peine ; il nourrit ceux qui avoient faim ; il réfuta les Phariséens ; il prit le parti de ses disciples, celui de la pauvre pécheresse qui repandit sur lui si abondamment un parfum exquis, et même en quelque façon celui de cette malheureuse Cananéenne qui fut surprise commettant un crime. Repassez toute la vie de Jésus, il ne fit jamais de mal à aucun mortel, quoiqu'il fût lui-même si maltraité, et quoique, s'il l'eût voulu, il eût pu en tirer une vengeance signalée. Il fut uniformément Sauveur et Bienfaiteur. Il remit à Malchus l'oreille que Pierre lui avoit coupé ; ne voulant pas souffrir que pour la sûreté de sa propre personne on commit un outrage même aussi léger que celui fait à cet homme. Etendu sur la croix, il sauva un des voleurs qui étoient crucifiés avec lui. Après sa mort il convertit le Centurion à la foi Chrétienne. C'étoit-là soutenir le caractère d'un Roi, qui méritoit véritablement ce titre, *en faisant du bien à toute le monde, et en ne faisant tort à personne.*

S'il y a jamais eu pour de bons pasteurs une occasion de consulter le bien de leurs trompeaux au hasard de perdre la vie ; s'il y a jamais eu lieu de marcher sur les traces de ce grand Berger dont

ils prétendent être les successeurs : c'est dans le moment actuel, quand un déluge de crimes et de calamités, conséquences fatales de la guerre, inonde notre globe. Pourquoi dans une telle multitude d'Abbés, d'Evêques, d'Archevêques, et de Cardinaux, ne se trouve-t-il pas un seul individu qui ose se présenter, même au péril de sa vie, pour appaiser le tumulte de la guerre ? De quelle mort heureuse et honorable périroît celui, qui payeroit de sa tête les généreux efforts qu'il auroit faits pour sauver tant de milliers de victimes qui vont périr par la guerre !

On ne peut rien voir de plus cruel et de plus féroce que les combats de gladiateurs : cependant cette boucherie faisoit tellement les délices de nos ancêtres, que l'exemple que les Païens ont laissé à cet égard, exemple plus infame peut-être que tout autre qu'on a reçu d'eux, prévaloit tant sur les Chrétiens, particulièrement dans la ville de Rome, que même de nos jours ils n'ont encore pu se défaire entièrement de ce reste du paganisme. C'est à un nommé Télémachus que l'on doit l'abolition de cette espèce de combat, distinguée par le nom de *tripartite*. Cette homme étoit de l'ordre de ceux qui par amour pour la solitude et la simplicité d'une vie vraiment Chrétienne, s'étoient retirés de la contagion du monde, et étoient appelés communément Moines ou Hermites. Ce bon moine donc, étant venu de l'Orient à Rome, entra au théâtre, où, ayant vu des hommes armés s'élancer violemment les uns contre les autres dans le dessein de s'entre-tuer, sauta dans l'arène, et se jeta au milieu d'eux en s'écriant : " Frères, qu'allez-vous faire ? Pourquoi courir l'un sur l'autre comme des bêtes féroces pour vous entre-détruire ? " Bref, tandis que par humanité ce bon homme s'efforçoit de sauver la vie

des combattans, il perdit la sienne ; car le peuple indigné l'assomma de pierres ; tant cette multitude insensée prenoit de plaisir à ce spectacle cruel, qui étoit pour elle un objet d'amusement. Quel fut le resultat ? l'empereur Honorius, dès qu'il fut informé de l'affaire, donna ordre d'abolir les combats de gladiateurs. Or réfléchissez un moment avec moi sur cet abominable amusement, qui couloit la vie à plusieurs milliers d'hommes, et vous serez frappés de l'importance du beinfait dont le monde est redevable à la mort de cet individu. — Les guerres que les rois se font les uns aux autres sont infiniment désastreuses pour tout le monde ; cependant pourroient-ils être séparées, et pacifiées , à moins de frais qu'il n'en couta à Télémachus pour séparer les gladiateurs. Car ils font profession d'être Chrétiens ; et à proportion qu'ils sont d'une nature plus noble, ils en sont plus traitables. Si quelque Evêque, ou toute autre personne revêtue de l'autorité de l'Evangile, vouloit discuter l'affaire avec eux, employer des raisonnemens solides, et intéresser leurs consciences, en leur remontrant la vérité ; et si un digne homme, en osant tenter une si belle entreprise, se trouvoit tomber entre les mains d'un prince cruel et sans pitié, le pire que le plus barbare de tous les potentats pourroit lui faire souffrir, ce seroit la mort ; et dans quelle occasion ceux qui prétendent avoir succédé à l'autorité apostolique feront-ils voir qu'ils sont animés de l'esprit des apôtres, si ce n'est en pareil cas ?

Si le tumulte de la guerre n'arrivoit que rarement, tel qu'une inondation, un tremblement de terre, ou une famine, on pourroit le supporter plus patiemment ; mais au contraire, tout le globe est agité de contestations et de disputes,

qui se terminent par toutes les horreurs de la guerre, et qui sont sans fin et sans mesure.

C'est l'ordinaire des Médecins, quand quelque nouvelle maladie se déclare, d'en rechercher la cause avec le plus grand soin, et quand ils l'ont trouvée, ils peuvent aisément guérir la maladie. Non contents de cette découverte, et de leur succès, ils tâchent ensuite de *trouver les moyens de prévenir le retour de la maladie.* Or comment arrive-t-il que pour les maux *politiques*, qui sont si importans, et qui reviennent si fréquemment, des gens de bon sens et d'expérience ne remontent pas à l'origine des maux qui infestent le monde entier, afin de les couper par la racine, et de mettre fin à la calamité? Comment arrive-t-il que dans des affaires de moindre importance, nous soyons si clairvoyans, et si aveugles dans une affaire de la première conséquence?

Je n'apprécie pas un vrai Chrétien d'après sa profession de foi, mais d'après ses mœurs. Partout où je vois dominer l'ambition, l'avarice, l'orgueil, la colère, la vengeance, et un désir de faire du mal aux autres, je conclus qu'il n'y a point de foi évangélique, point de vrai Christianisme.

Mais tandis que cette corruption s'est emparée de ceux dont l'affaire principale étoit de remédier à la corruption des autres, je conçois les plus grandes espérances, en voyant que les Livres Saints, et particulièrement le Nouveau Testament, sont entre les mains de tout le monde, et sur-tout de gens du commun, qui les lisent avec empressement, et qui en font leur étude habituelle, au point que ceux dont la profession suppose une plus grande connoissance des Saintes Ecritures, paroissent souvent inférieurs même aux gens du commun, lors qu'elles sont la matière de la conversation. C'est une preuve, à mon avis, que le

Nouveau Testament est beaucoup lu, par suite, quoique tous les ans on en imprime plusieurs milliers d'exemplaires, cependant les boutiques des libraires, toutes nombreuses qu'elles sont, n'en peuvent fournir assez pour satisfaire l'avidité des acheteurs. Tout-ce qu'on écrit sur l'Evangile est aujourd'hui une marchandise de grand débit. Or un remède si efficace ne sauroit être universellement employé sans produire avec le temps le plus grand effet sur les esprits et les mœurs du public.*

Le monde me paroît donc à présent être dans le même état que le corps humain, quand on a pris quelque remède violent, afin de guérir une maladie invétérée : toute la machine est ébranlée, tout le système dérangé, et même la mort semble inévitable. Je souhaite que cette *médecine évangélique*, après avoir pénétré et fureté dans chaque recoin de nos cœurs, en expulse toutes les semences du mal, et nous rende à Jésus Christ parfaitement nettoyés et complètement guéris.— puisse-t-elle après les crises qui ont fait regarder comme désespérées les maladies dont le monde étoit affligé, redonner au genre humain ce repos précieux si long-temps désiré !

* Si Erasme, dès le commencement du seizième siècle, entrevoit déjà les effets vraiment heureux que devoit produire le libre examen des SAINTES ECRITURES, de quelle glorieuse vérance peuvent se flatter les Chrétiens de nos jours, puisque la circulation de ces Ecritures est devenue beaucoup plus générale parmi toutes les classes de citoyens, et que l'éducation co-opère à leur rendre de plus en plus familières ! Beaucoup se joignent avec Erasme, dans la persuasion que l'adoption illittérée des principes de l'Evangile ne peut manquer de mettre pour toujours à la guerre entre les Chrétiens ; et comme l'objet de la SOCIÉTÉ DE LA BIBLE est de répandre l'Evangile par toute la terre, il n'est pas déraisonnable d'espérer que ce sera un moyen efficace de hâter l'accomplissement de cette prophétie consolante qui promet une époque où " les nations ne leveront plus l'épée contre les nations ; où les hommes n'apprendront plus le métier de la guerre."

je serois d'autant plus porté à entretenir des espérances de ce genre, qui sont celles du monde entier, si ceux qui sont à la tête des affaires des humains, vouloient, comme des médecins fidèles, donner une attention sérieuse à l'état de maladie où est le monde; c'est à dire, si les Rois, de la volonté desquels, dans l'état présent des choses, l'intérêt des pauvres mortels dépend principalement, vouloient se ressouvenir qu'il leur faudra bientôt (car qu'y a-t-il de longue durée dans ce monde ?) rendre compte de leur administration au Christ le Roi des Rois : si, d'ailleurs, les Evêques, les Docteurs, et tous les membres du Clergé vouloient se souvenir qu'ils ne sont point les successeurs ni d'*Anne* et de *Caïphe*, ni des *Scribes* et des *Pharisiens*, hypocrites impies et orgueilleux, qui pour conserver leur propre autorité, cherchèrent à détruire celle de l'Evangile; qui pour maintenir leur propre gloire, s'attachèrent à ternir celle du Christ; qui en faisant parade de leur propre justice, représentèrent Dieu comme injuste; mais qu'ils sont plutôt les successeurs des *Apôtres*, qui même au prix de leur sang se firent un devoir et un honneur de défendre le royaume du Christ, sa gloire, et sa justice.

Le Christ est mort une fois, et il est ressuscité pour ne plus mourir : mais les mêmes souffrances qu'il a endurées une fois, il les endure encore, toutes les fois que la vérité de l'Evangile est condamnée et méprisée; on le soufflète, on le crucifie, on l'enterre de nouveau; en un mot, tout le mal que l'on inflige à quelqu'un de ses membres, il le regarde comme infligé à lui-même qui est la tête du corps.

Je prie donc Jésus qui est le Roi immortel du monde entier, à qui Dieu a donné tout pouvoir dans le ciel et sur la terre, de faire part de son

Esprit non-seulement à tous les peuples, aussi à tous les Rois : à tous les Rois, afin vivent en bonne union les uns avec les autres ; par conséquent vivent heureux, sous leur Roi commun, leur Seigneur, leur Sauveur ; à tous les peuples, afin que sous des monarques à la fois pieux, saints, et fortunés ils puissent jouir de la paix ; afin que par ces moyens, et non en envahissant et dévastant les territoires des autres (ce qui en rend les habitans plus pauvres et nullement meilleurs), la piété évangélique, une fois fermement établie, puisse s'étendre au loin ; afin que la philosophie évangélique puisse être prêchée par-tout en sincérité de cœur, par des hommes doués du véritable esprit de l'Evangile ; et afin que nous puissions vivre de manière que la douce odeur de notre piété puisse attirer des millions de nos semblables à la profession sincère de la même religion.

Ce fut ainsi que commença d'abord le règne de l'Evangile, qu'il s'accrut, qu'il s'étendit, qu'il s'établit. Nous voyons que les mesures différentes que l'on a employées depuis, l'ont réduit à des limites étroites, et presque anéanti, si l'on considère quelle désolation la guerre répand dans le monde. C'est donc aux mêmes moyens par lesquels il commença, s'accrut et s'établit, que nous devons avoir recours, pour le relever où il est tombé, l'étendre où il est trop resserré, et où il est chancelant, le raffermir sur sa base.

PA

XL

34